

DISSIDENCES ET CONFLITS PYRÉNÉENS DANS L'ŒUVRE D'HENRI LEFEBVRE (1901-1991)

Hervé TERRAL
Université Toulouse II-Le Mirail

Retraçant son « voyage aux Pyrénées », l'écrivain allemand Kurt Tucholsky (1890-1935), très libre d'esprit (ou esprit libre), note à la fin de son récit : « Sur la route passe une paysanne au derrière énorme. À Andorra-la-Vella, il y avait comme ça à l'auberge une dame atteinte d'une légère stéatopygie... Cela se produit assez souvent chez les Espagnols – je l'ai lu dans les livres. J'ai appris tant de choses sur les Pyrénées dans les livres. Mais qu'ai-je vu ? Que peut bien voir un étranger ? (...) J'ai toujours peur qu'un jour un Basque ou un Catalan ou un sous-préfet français ne m'arrête sur la route, me demande mes notes, les lise – et me dise : “Ben, mon vieux, qu'est-ce que tu en sais de tout ça, toi”¹ » Semblable remarque ne pourrait concerner Henri Lefebvre, authentique fils des Pyrénées !

Né à Hagetmau dans les Landes, d'un père breton, libertin et chasseur de dot selon ses dires, et d'une mère béarnaise élevée avec ses sœurs dans un catholicisme des plus rigoureux, Lefebvre passera son enfance dans la petite ville de cette dernière, Navarrenx, bourgade-frontière avec le pays basque, où il se retirera du reste au soir de sa vie, n'hésitant pas alors à se déclarer « Occitan et mondial ». Pour autant, l'œuvre ne semble pas de prime abord l'orienter dans cette voie. Catholique par sa première formation philosophique, Lefebvre se tourne dès les années vingt vers le marxisme – un marxisme très théorique (autour du groupe « Philosophie » et de *la Revue marxiste* avec Politzer, Friedmann, Guterman, Morhange, Nizan...)², puis très vite strictement politique, dans l'orbite du Parti

1 Kurt Tucholsky, *Un livre des Pyrénées*, (1930), Toulouse, Privat, 1983, p. 211-212.

2 Sur ce groupe, on peut se reporter à Bernard-Henri Lévy, *Les Aventures de la liberté*, Paris, Grasset, 1991, p. 92-102. Dans cet entretien, Lefebvre avoue qu'il « n'avait pas beaucoup d'estime pour Nizan » qu'il qualifie « d'arriviste féroce », prêt à tout » et dont il dénoncera par la suite, à plusieurs reprises, le caractère de « traître ». Henriette Nizan considérera plus tard Lefebvre comme un des principaux « calomnieurs » de Nizan, in *Libres mémoires*, Paris, Robert Laffont éd., 1989, p. 377.

communiste français, dont il sera de fait jusqu'à la révolte hongroise de 1956 un représentant plutôt orthodoxe – même s'il laisse, pour qui le connaît encore³, l'image d'un contestataire né, inspirateur des situationnistes à l'Université de Strasbourg dans les années 1960, puis du mouvement du 22 mars (1968) dans celle de Nanterre... Agitateur professionnel ?

Un premier livre où il est question de la « nationalité méridionale »

Pour autant, c'est dans un de ses premiers ouvrages – préfacé de surcroît par Paul Nizan, *Le nationalisme contre les nations*⁴, que nous trouvons trace de l'intérêt de Lefebvre pour la civilisation méridionale du Moyen Âge. Le livre semble pourtant bien éloigné de semblables préoccupations, puisqu'il se veut, à l'issue de deux séjours dans l'Allemagne (pré)nazie (1932, 1935), une réflexion sur la montée de l'hitlérisme et sa confiscation du sentiment national – dès lors que l'internationalisme communiste avait pu être « ressenti comme une provocation par une partie du peuple allemand⁵ ». Lefebvre donne de longs développements sur le sentiment national français « précoce et solide » (lors même que le sentiment national allemand est « resté beaucoup plus incertain » à ses yeux (p. 137). Ce petit livre revendique, en effet, pour la France les « éléments d'une véritable communauté nationale » : « Contre le nationalisme, il faut définir et réaliser cette communauté en lui intégrant tous ceux qui ne sont pas immédiatement liés au capital financier et aux trusts ». Soit Ernest Renan, relu par Karl Marx voire par Maurice Thorez. Pour autant, Lefebvre ne se dispense pas d'une anamnèse dans l'histoire du pays, des Gaulois aux Francs en passant par les Gallo-Romains, et les vifs débats sur les fondements de la nation, particulièrement au cours des XVIII^e et XIX^e siècles (peuple gallo-romain *versus* aristocratie franque). Se plaçant sous l'autorité intellectuelle d'Engels (texte de 1848 sur la Diète polonaise), il ne manque pas d'écrire : « A la fin du XII^e siècle, une nationalité méridionale, englobant la Catalogne, le Languedoc, la Provence, semble avoir été possible. La

3 J'ai pu constater, par quelques coups de sonde, que les sociologues de moins de 40 ans ignorent presque tout de lui ; ceux de 50 se souviennent d'un « sociologue de l'urbain » tout au mieux. *Sic transit gloria mundi...*

4 Henri Lefebvre, *Le nationalisme contre les nations*, Paris, Editions sociales internationales, 1937. *Le nationalisme contre les nations*, considéré comme communiste, fut interdit en France dès 1939 après le pacte germano-soviétique... et réédité en 1988 aux éditions Méridiens, avant l'effondrement du monde soviétique.

5 Affirmation reprise au soir de sa vie dans Patricia Latour et Francis Combes, *Conversation avec Henri Lefebvre*, Paris, Messidor, 1991, p. 46.

croisade des Albigeois rétablit la primauté politique du Nord et de Paris en portant au Midi un coup dont seule devait le relever la révolution démocratique⁶. ». La première partie de la phrase pourrait être souscrite par le Mistral de *Calendau* (1866), tournant ses regards vers la Catalogne tout en se défendant de tout séparatisme, la seconde par un chantre de l'albigéisme... et de la République, le pasteur Nicolas Peyrat (*Histoire des Albigeois, 1870-1882 ; Les Pyrénées, 1877*)... Professeur révoqué par le régime de Vichy en 1941, le monde pyrénéen va en quelque sorte rattraper le sociologue, puisque, enquêtant en vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) et en lien avec le Bureau du régionalisme de Toulouse⁷, il va trouver là matière à réaliser sa thèse d'Etat – publiée en 1963 seulement (après 22 ouvrages dont *La critique de la vie quotidienne*, 2 tomes, L'Arche, 1962, fort célèbre et célébrée depuis).

La vallée de Campan : une « étude de sociologie rurale⁸ »

Cette étude est dite de « sociologie historique », « indiquant un mouvement dialectique entre la recherche portant sur l'histoire et celle portant sur le passé⁹ », voire strictement historique puisqu'elle prend appui sur des matériaux d'archives du XV^e au XVIII^e siècle. La majeure part de l'ouvrage est, en effet, consacrée à « l'histoire de la communauté » : très ancienne « communauté de village agro-pastoral », celle-ci témoigne d'une lointaine influence basque (petites parcelles sur le modèle des « *elgues* »), p. 119, en lieu et place des domaines latifundiaires) mais aussi une vieille romanité (route vers le col d'Aspin, pays de droit écrit)

Les notations d'onomastique sont par ailleurs nombreuses : ainsi *Tramasaygues*, « *inter ambas aquas* », Le Peyras, « endroit pierreux » (p. 122) ; le village primitif est appelé la *republica deou loc* i. e. république du lieu (p. 123). Lefebvre rappelle volontiers aussi que le livre des tailles de 1649 distingue très précisément : la maison *casalère*, située en général au bourg (et qui peut ou même doit remonter au peuplement originel) – l'*ostau*, maison postérieure, dont le maître est cependant « *cap d'ostau* »

6 Henri Lefebvre, *Le nationalisme...*, p. 138.

7 Le responsable en est l'anthropologue André Varagnac, défenseur de la notion « d'archéocivilisation ». Une partie de cette expérience est consignée dans le « fonds Varagnac » du Collège d'Occitanie, 29 rue de la Fonderie à Toulouse.

8 Henri Lefebvre, *La vallée de Campan. Etude de sociologie rurale*, Paris, PUF, 1^{ère} édition 1963.

9 Selon la note 1, p. 83.

- *l'ostalet*, maison nouvelle relativement, à coup sûr construite par un cadet hors du bourg – la borde, souvent habitée par un ménage de cadets, simple grange sur une prairie – la *bordette*, grange inhabitable. Quant aux cabanes et *cortals* (abri pour bétail avec laiterie) qui se trouvent sur les terres collectives, ils ne figurent pas parmi les bien-fonds » (p. 174-175). Un fin connaisseur, semble-t-il...

En appendice, Lefebvre place une note de synthèse sur « la vie agropastorale à Campan » (p. 217-220), datée de Bagnères de Bigorre en 1941 et de Paris en 1952. Le vocabulaire de la vie pastorale y apparaît très riche et très ancien. Il a été étudié, dit notre chercheur, par les linguistes de l'école des langues romanes à Hambourg. On y trouve, d'après eux, des mots d'origine gauloise, euskarienne¹⁰, germanique, sanscrite, voire grecque. « Mais une bonne partie des mots est calquée sur le vocabulaire latin : ils expriment le soin minutieux que l'on donnait au bétail, surtout aux ovins, lorsque la laine était de bons rapports... Le lait est souvent descendu le soir à la maison. Autrefois on se servait d'un sac en peau, *sarpa*. Mais aujourd'hui le mot « sarpe » désigne le sac de montagne ou sac à dos en étoffe du pays, rayée rouge et vert ou rouge et noir (p. 220). »

Pyrénées

Ce livre¹¹ – sans doute un travail de commande – prend place dans une collection grand public à caractère touristique, déjà fort bien installée (c'est le 46^e volume). Très richement illustré, il se présente comme une réflexion d'ensemble sur la chaîne qui va « de l'embouchure de la Bidassoa au cap de Creus sur une longueur de 435 km ». Il affirme d'entrée : « Ce livre ? *J'ai envie de l'écrire. J'en ai besoin. J'en ai le désir très profond. Avec ce pays, j'ai des comptes à régler. Comme avec Pascal ou Descartes ! J'y ai mes racines. Je dois m'en délivrer et m'y enraciner plus profondément. L'un ne va pas sans l'autre. A ce pays, je suis attaché, c'est-à-dire lié, ligoté. Je l'aime et je le déteste. J'ai avec lui ce rapport ambigu qui relie à ce que l'on connaît trop bien : la famille, le père, la mère. » (p. 8-9. Souligné par l'auteur). D'où encore l'affirmation : « Je voudrais parler poétiquement de mon pays. » (p. 18). D'où aussi une approche dialectique, mettant en évidence les contraires et tentant de les dépasser, puisque « les Pyrénées séparent et relie la France et l'Espagne » (p. 25). Il s'en suit une*

10 Pour la description de la cabane de berger, Lefebvre note lui-même : « une seule poutre la soutient : *biskera*, mot peut-être euskarien, ou *hayo*, parce qu'elle est souvent en hêtre, *fagus* » p. 218.

11 Henri Lefebvre, *Pyrénées*, Lausanne, éd. Rencontres, 1965.

méditation de près de 200 pages – où rien ou presque n'est oublié : sauf par exemple Lourdes, lors même qu'un lieu dit des environs *Batsouriguère* (« la vallée sèche ») clôt l'ouvrage et que maints lieux chrétiens (tels la *Sagrada Familia*... de Barcelone ou Saint-Michel de Cuxa) sont évoqués... Dieu seul sait pourquoi !

Si les deux tiers du livre *Pyrénées* sont consacrés à un tour détaillé des pays (chap. II : Les pays basques, le Béarn, les vallées aragonaises, etc.) et des « lieux et symboles » (chap. III qui se déploie entre Montségur et Lacq-Mourenx, ville nouvelle pour laquelle le sociologue de la modernité n'a pas de mots assez durs puisqu'il critique « l'allure semi-coloniale de l'ensemble », p. 116¹²), il faut attendre la réflexion sur « la grande hérésie » et, plus encore, « la civilisation méridionale » pour trouver une référence plus précise aux langues des Pyrénées sur fond de méditation politique. Terre de résistance religieuse et politique (arianisme, catharisme, protestantisme, jansénisme via la figure de l'abbé de Saint-Cyran natif de Bayonne, voire « républicanisme méridional » propre aux « hérétiques du jacobinisme orthodoxe », p. 141)¹³, l'espace évoqué – qui excède largement les seuls Pyrénées – porte en lui une histoire, celle de la « civilisation méridionale », de la « nationalité méridionale française » selon l'expression de Fr. Engels déjà citée en 1937 et reprise ici de façon plus précise¹⁴. Pour Lefebvre : « Les Méridionaux montrent leur supériorité sur les gens du Nord (les gens qui habitent au dessus de la Loire¹⁵) dans le maniement du discours, des idées et des hommes. Ils ont dans la praxis politique deux mille ans d'expérience. » (p. 141-142). Côté espagnol : « Seuls les peuples des extrémités de la chaîne, Catalans et Basques, tiennent fermement le drapeau de la résistance au pouvoir. Les maillons intermédiaires seraient plutôt les bastions du conservatisme. Nous savons pourquoi : c'est que la société agro-pastorale, immobilisée, se rapproche d'une société de castes, que du côté français le mouvement général de

12 Terme contemporain (1968) des travaux de l'intellectuel occitaniste Robert Lafont (1923-2009) sur le « colonialisme intérieur », par exemple de *La révolution régionaliste* (1967), *Sur la France* (1968), etc.

13 L'écrivain quercynois régionaliste Léon Cladel (1835-1892) déploie de même dans son livre interdit par le Second Empire *Pierre Patient* (1861) une litanie des révoltes au fil des siècles. Il est aussi l'auteur d'un des rares romans consacré à la Commune de Paris, *Inri*.

14 Engels (Friedrich), « Le Débat sur la Pologne à la Diète de Francfort », 1848, Marx-Engels, *Gesamtausgabe*, VII, 332-333.

15 Racan mentionne ainsi les débats linguistiques à la cour d'Henri IV entre « ceux du païs d'Adieusias » et « ceux du païs de Dieu vous conduise » sur la bonne expression entre cuiller et cuillère : Racan, *Vie de Monsieur de Malherbe*, [1651], texte établi et annoté par M.-F. Quignard, Paris, Le Promeneur, 1991, p. 39.

l'histoire a éludée ou brisée. En France, l'unité nationale fut brutalement mise en route par la croisade des Albigeois. L'Etat centralisé [...] poursuivit avec ténacité cette œuvre inachevée. Peut-être ne s'achèvera-t-elle jamais» (p. 142). Ce passage, si caractéristique des contradictions personnelles de Lefebvre – dialectiques, cela va de soi !, trouve une illustration dans l'étude de la langue d'oc contemporaine. Héritière directe de la langue des Troubadours et de l'amour courtois, « favorisé sans doute par le prestige de la civilisation musulmane et son image affinée de l'érotisme » (p. 149), la langue porte encore dans ses plus modestes chansons le témoignage de cet esprit : ainsi le « *Se canta* », hymne trans-occitan par excellence et presque national, est-il donné par Lefebvre et traduit) dans une version gasconne, prise sur les bords du gave d'Oloron (*Can you canti*)... Pour autant, cette langue a connu bien des avatars. « Le verbe a ici sens, réalité, et valeur suprême. Ce n'est pas seulement un moyen de communication, c'est le moyen de l'action, c'est un acte. » (p.150). Cet amour de la « rhétorique » est toutefois le fruit d'une régression, d'une interdiction. Si chez les Grecs et les Latins, « la parole conduisait au pouvoir », la conquête et, plus précisément, la « défaite historique au XVI^e siècle » - même si elle passe par la montée sur le trône de France d'Henri II de Navarre – ont « mutilé une civilisation » - la réduisant, la « vouant à la superfétation verbale » (p. 151). Lefebvre écrivant même : « la civilisation méridionale française n'a pas de textes écrits. Toujours à prédominance orale dans les régions archaïques, elle est revenue à cet état dans les villes » (p. 151). La raison en est bien connue, bien que non explicitée par Lefebvre : la francisation linguistique imposée par l'école, du Collège de Guyenne à Bordeaux où un Montaigne fut par exemple pensionnaire aux plus modestes établissements des frères des écoles chrétiennes au XVII^e siècle. Conforme, remarquons-le, à un stéréotype très établi, la parole (occitane voire française) devient alors pour Lefebvre un « excitant » dont il est fait un « usage immodéré » et où « le Méridional se retrouve contre les vainqueurs barbares silencieux, efficaces, organisés », tel Gambetta et ses « descendants béarnais, très modérés politiquement : Louis Barthou, Léon Bérard¹⁶, etc. » (p. 152). Elle « comporte (aussi) un élément ludique », mal compris des « étrangers »

16 Léon Bérard, qui se flattait de parler gascon sur les marges du conseil des ministres, n'en a pas moins écrit : « Si Henri IV était monté sur le trône de Suède, nous ne fussions pas pour autant devenu Suédois. Nous sommes devenus Français... parce que nous l'étions. [...] En fait, moralement et intellectuellement, le Béarn n'a jamais cessé d'être et de penser français, on pourrait dire dès les temps gaulois. » Léon Bérard, « France et Béarn. Discours de décembre 1920 prononcé à Pau pour le tricentenaire du rattachement du Béarn à la France », dans *Au service de la pensée française*, Paris, Ed. Emile-Paul frères, 1925, p. 224.

(d'outre-Loire, cela va de soi), elle représente un « système très fin de pensée-langage ». Elle est aussi « défi », voire provocation. Pour le sociologue Lefebvre, qui se fait fort de le prouver, enregistrement en mains, « la rhétorique méridionale avec ses variantes régionales et locales, de la Provence au Béarn » est l'expression même de la liberté, en premier lieu de la « liberté vis à vis des « dénotations », « liberté vis à vis du langage lui-même », qui en appelle à des valeurs de « plaisir, complicité, écoute, entente, clair-voyance sous-entendue, jeu partagé », celle du *Joy* médiéval, pourrait-on dire, que notre auteur voit perdu, avec « le beau-parler, le beau-dire comme le bien-vivre et la beauté » dans la « zone industrielle et développée » (de la France), où « l'on tombe dans la *parlerie* » - et où « le langage se détériore [...] en devenant exact et littéral, soumis aux contraintes de l'écrit (l'imprimé) et aux diversions de l'image » (p. 154). Faisant de fait l'impasse sur la littérature occitane (peut-il néanmoins tout ignorer d'un Xavier Navarrot, natif d'Oloron, d'un Simin Palay et d'un Michel Camélat ?), Lefebvre voit dans « le Logos un fait social, familier », expression de la « dépréciation du Verbe éternel » via les « théologies hérétiques » : « nous serions porté à le penser, sans pouvoir le prouver », précise-t-il (p. 154).

Lefebvre sait aussi se faire observateur de terrain. A la montagne, tout particulièrement, plus que dans la plaine mais dans la plaine aussi, le français (comme l'espagnol) est « la langue de la culture, de la science, de la technique, de l'abstraction », la langue que l'on emploie « avec les notables » (la trilogie formée par le notaire, le médecin, l'instituteur) et les « étrangers », « ceux qui n'habitent pas le village ou le voisinage ». Récusant l'existence d'un « bilinguisme » strict car les « deux langues » « le patois local (ou encore le basque et le catalan) n'ont pas la même fonction », Lefebvre souligne la spécificité de ce qu'il nomme le « dialecte » : « c'est la langue de la nature, celle de l'immédiat », celle de l'émotion. C'était et c'est encore la langue de l'enfance, du milieu familial et de la familiarité, du voisinage, du contact avec les gens et les choses » (p. 154). La langue du cœur, comme disait vers 1900 aux normaliennes de Fontenay l'ancien pasteur béarnais Félix Pécaut¹⁷ – langue qu'il fallait néanmoins sacrifier selon lui à la « langue nationale »... Aujourd'hui, « les patois reculent. Et même les langues officiellement reconnues : le basque et le catalan ». Moins devant la « culture » – la langue d'oc parlée « passait quelquefois dans l'emploi du français » – que devant la « technicité ». Dès lors, source

17 Pécaut (Félix), *Quinze ans d'éducation*, Paris : Delagrave, s. d. (circa 1905), p. 381-384.

d'inquiétude manifeste : « on commence, dans la région où naquit l'art de vivre, à se sentir dans le dilemme mondial : folklore ou technicité » (p. 154), expressions spécifiques de la grande tendance que l'auteur pointe – en 1965, rappelons-le ! – dans l'évolution de l'humanité : « Particularisme et mondialité », titre même de sa conclusion...

Cette dernière se veut tout à fait politique – dans une collection de géographie touristique : « Plusieurs causes tendent vers la disparition du particularisme pyrénéen : le tourisme, la culture moderne, l'industrialisation » (p. 157) – sans parvenir toutefois à le réduire là même où il se trouve le plus exposé : en Catalogne comme au Pays basque qui n'entendent pas réduire leur originalité ancienne au seul « folklore ». Les sociétés évoluent : « Une hiérarchie se fait jour : région – nation – Europe – mondialité. Ces rapports nouveaux passent par la nation et l'Etat, mais les débordent » (p. 158). Si les villes et les régions très développées sont d'abord traversées par le « problème des classes sociales », ailleurs perdurent des « problèmes régionaux [...] qui se posent avec urgence ». La résolution de ces contradictions suppose une « *self-administration* très poussée », – « la décentralisation yougoslave nous fournit un modèle digne de considération » (p. 161). Remarquons au passage combien la déflagration de feu la Yougoslavie dans les années 1990 a pu nuancer l'optimisme de l'auteur mais aussi valider son livre de 1937 précité : *Le nationalisme contre les nations*.

En guise de conclusion

Lefebvre termine son livre sur les Pyrénées, entre particularisme et mondialité avons-nous vu, en faisant appel à la sagacité des intellectuels du « Sud-Ouest » dans l'espace français voire international : Pierre Bourdieu, Roland Barthes, Jacques Berque, Georges Lapassade, Serge Mallet (p. 161). Il dit en oublier quelques uns et s'en excuser : dans le lot des absents, bien sûr, René Lourau, qui présidera à la réédition de *Pyrénées* en 2000 peu de temps avant de décéder, formant avec Lefebvre et Lapassade le club des « trois L »¹⁸. Force est de reconnaître chez ces derniers que le français est, sans doute possible, la langue de leur émancipation, à tout le moins de leur ascension sociale : de la ferme au professorat d'université via une présence rapide dans l'institutorat. Pour autant, il est aisé de voir aussi – comme chez Lefebvre et Pécaut, l'opposition du concret et de l'abstrait, du cœur et de

18 Selon son frère Pierre Lourau, postface à la réédition de *Pyrénées*, 2000, p.199-202. Ajoutons que Georges Lapassade se disait descendant de cagot – ce qui ne gêne rien !

l'esprit... Et aussi chez un Pierre Bourdieu qui peut préfacier les actes d'un colloque sur les « Langues en Béarn¹⁹ » sans omettre les guillemets au mot « Occitanie » : au soir de sa vie, dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, sorte de testament intellectuel, ne place-t-il pas néanmoins son béarnais au cœur de son propos savant entre grec, latin et allemand, évoquant une vieille remarque paternelle à son égard comme reconnaissance de sa « vertu de rétivité » (« *Maynat, qu'as cachaou / Mon garçon, tu as du cran* »²⁰) – de même qu'il avait déjà mis en exergue d'une « réflexion critique sur l'idée de région » un proverbe du Béarn fort pessimiste : « *Qu'anera maou per lous Biarnes Couan lous hilhs parlaren frances / Ça ira mal pour les Béarnais quand leurs fils parleront français*²¹ » ?

Ces propos sont, on en conviendra, un peu sombres... Les Pyrénées, si complexes et si contrastées dans l'œuvre même de Lefebvre – entre différences, dissidences et conflits –, méritent quand même un peu plus de gaieté. Aussi me permettrai-je de citer *in fine* le moraliste Chamfort (1740-1794), périgourdin il est vrai, qui dans ses *Maximes et anecdotes* (édités en 1795) avançait : « Un grand seigneur russe prit pour instituteur de ses enfants un Gascon, qui n'apprit à ses élèves que le basque, la seule langue qu'il possédât. Cela fit une scène plaisante la première fois qu'ils se trouvèrent avec des Français²². » Etrange pays donc – de 435 km de long, nous rappelait Lefebvre ! Mais ne dit-on pas toujours **les** Pyrénées (au pluriel), alors qu'on peut dire simplement **la** Cévenne (même s'il y en eut une catholique et l'autre protestante) ?

19 Pierre Bourdieu, Préface à *Langues en Béarn*, Cahiers de l'Université, n°13, 1989, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 5-7.

20 Pierre Bourdieu *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir éd., 2004, p. 115-116.

21 Bourdieu (Pierre), « L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherches en sciences sociales*, n°35, novembre 1980, p. 63-71.

22 Chamfort, *Maximes et anecdotes*, Paris, Nouvel Office d'édition, 1963, p. 218.